Contre l'évolutionnisme social. Contribution à partir d'un ouvrage de Salvador Juan

Ali Aït Abdelmalek

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/economierurale/2581>

DOI : 10.4000/economierurale.2581

ISSN : 2105-2581

Éditeur

Société Française d'Économie Rurale (SFER)

Édition imprimée

Date de publication : 5 avril 2010

Pagination : 62-68

ISSN : 0013-0559

Référence électronique

Ali Aït Abdelmalek, « Contre l'évolutionnisme social. Contribution à partir d'un ouvrage de Salvador Juan », *Économie rurale* [En ligne], 316 | mars-avril 2010, mis en ligne le 05 avril 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/economierurale/2581> ; DOI : 10.4000/economierurale.2581

Contre l'évolutionnisme social

Contribution à partir d'un ouvrage de Salvador Juan

Ali AÏT ABDELMALEK

Professeur des Universités en sociologie (membre du C.N.U. 19^e section), directeur du LADEC-EA-LAS, U.F.R. « Sciences Humaines », Université européenne de Rennes 2, Haute-Bretagne

Il est des ouvrages qui invitent à développer une restitution dépassant la simple note de lecture. Surtout lorsque les thèmes qui y sont abordés se situent au cœur de la connaissance humaine et si ceux-ci, en outre, suscitent la controverse. C'est le cas de l'évolutionnisme qui, issu des sciences de la vie, s'est invité au banquet des sciences humaines et sociales. Partant de la lecture de l'ouvrage Critique de la déraison évolutionniste. Animalisation de l'homme et processus de « civilisation » (L'harmattan), du socio-anthropologue Salvador Juan, Ali Aït Abdelmalek a élargi son propos à une contribution critique au débat sur l'évolutionnisme social. Nous la publions dans la rubrique débat de notre revue (NDLR)

« Ce déplacement du thème de la modernisation de l'agriculture à celui de l'environnement reflète une évolution du discours social dominant. [...] Le rôle des sciences sociales est précisément d'élaborer une grille de lecture qui rende intelligible cet air du temps... autrement dit, lui donner un sens »¹.

Avant-propos

Le monde rural n'est ni homogène ni immuable ; depuis près de deux cents ans, les transformations de la société globale l'ont bouleversé². C'est ainsi que, dans le contexte de l'après-guerre, tout semblait possible à l'homme pour contraindre le milieu ou tenter de s'en affranchir. Et, de plus en plus, l'homme s'est adapté à son milieu au moyen des outils sociaux et techniques qui caractérisaient la civilisation ; ces méthodes constituent, on le sait, des mécanismes d'adaptation hors de la portée

du reste du vivant. Par « civilisation », nous entendons ici le comportement d'êtres humains qui l'ont adopté parce qu'on le leur avait enseigné. L'adaptation par la culture est infiniment plus rapide, et souvent plus efficace, que l'adaptation génétique (biologique). En effet, l'homme ne dépend pas exclusivement des forces de la sélection naturelle, mais a toujours eu recours à la vie sociale. En dernière analyse, comme l'ont montré aussi bien Edgar Morin³, auteur de la *Méthode*, que Jean Gagnepain⁴, les mutations humaines sont la résultante de l'interaction entre les forces « biologiques » et celles que l'on dit « socio-culturelles », et elle implique, surtout, un *feed-back* constant entre elles. Sous ce rapport comme sous tant d'autres, l'homme diffère qualitativement du monde animal, y compris les

1. Marcel Jollivet, *Pour une science sociale à travers champs...* Paris, Ed. Arguments, février 2001, p. 5.

2. Le mythe de l'« unité paysanne » a progressivement fait place à une prise de conscience de l'existence de couches sociales rurales. Toutefois, ces couches ont entre elles un facteur commun plus ou moins prononcé : le faible niveau de formation générale et professionnelle.

3. Sociologue et philosophe, CETSAR-CNRS.

4. Sociolinguiste et épistémologue, Université de Rennes 2.

animaux domestiques. Chacun admettra, cependant, que les aspects du milieu biologique et physico-chimique peuvent agir sur le corps et sur l'esprit (et donc sur le cerveau), et ce, aussi profondément que ne le font les faits de civilisation⁵.

Nous allons, maintenant, essayer de montrer avec le socio-anthropologue Salvador Juan⁶, que l'évolutionnisme social n'a aucun fondement empirique sérieux⁷. L'homme est un « animal politique » (Aristote) lié à la matière inanimée ; pourtant la vie humaine transcende ses origines terrestres. Il est évident que la connaissance des données physico-chimiques de la vie est comme l'a souvent rappelé Edgar Morin, essentielle pour comprendre la nature de l'homme⁸. Dans l'état actuel, cependant, les sciences dites « exactes » ne rendent pas compte des phénomènes qui intéressent le plus directement la condition humaine.

T. Dobzhansky, dans son beau livre sur *L'évolution de l'humanité*, a étudié, aussi, l'interaction entre le patrimoine génétique et les facteurs écologiques. Toutefois, alors que l'ouvrage a pour objet l'humanité dans son ensemble, Salvador Juan a davantage insisté sur le changement social, qui fait de son mieux pour résoudre les problèmes du jour et s'armer contre les incertitudes de l'avenir ; d'où le titre qu'il a choisi :

5. L'homme ne vit pas « de pain » seulement ; le rapport entre la nourriture et la vie humaine implique des aspects qui dépassent, largement, le lien entre l'apport d'éléments nutritifs et la vie physique : tout être humain envisage un aliment quelconque et aborde le repas comme s'il s'agissait aussi d'un rite symbolique (culturel).

6. Professeur de sociologie à l'Université de Caen où il dirige le Master « *Risques et vulnérabilité sociale* ». Salvador Juan est également chercheur au Centre Maurice Halbwachs (CNRS), Université de Caen.

7. Cf. Son ouvrage *Critique de la déraison évolutionniste. Animalisation de l'homme et processus de « civilisation »*.

8. Cf. E. Morin (1977). *La Nature de la nature*. Paris, Le Seuil, Nouvelle édition, coll. Point.

« *Critique de la raison évolutionniste...* »

Les problèmes de l'adaptation humaine pourraient être présentés comme une dialectique entre la permanence et le changement. Dans un ouvrage déjà ancien (1973), le biologiste René Dubos avait montré que l'homme moderne avait conservé sans changements la constitution physique et les pulsions émotionnelles de ses ancêtres du paléolithique. Et pourtant, chacun le sait aujourd'hui, il vit dans un monde technicisé, aseptisé et mis en cartes perforées puis en logiciels, qui n'a rien à voir avec celui qui fut le théâtre de son évolution. Ainsi, la persistance de traits anciens ne signifie pas que l'histoire humaine soit un simple prolongement du passé et, de même, les modifications du genre de vie n'impliquent pas la perte d'une partie du patrimoine biologique.

Bref, la vie humaine est le résultat de l'interaction de trois sortes distinctes de composantes, à savoir :

- 1) Les caractères permanents et universels de la « nature » humaine, qui sont inscrits dans notre chair ;
- 2) la situation éphémère dans laquelle nous nous trouvons à un moment donné ;
- 3) enfin, mais ce n'est pas, loin s'en faut, le moins important, notre capacité de choisir entre deux possibilités, de décider en cours d'action.

Tous les aspects de la vie humaine étant en relation, Salvador Juan a jugé nécessaire de montrer que l'évolutionnisme, dans ses multiples facettes, est « *un milieu idéologique de circulation de toutes sortes d'idées et de concepts* » (*ibid.*). L'ouvrage dénonce, ainsi, les prétentions de la biologie à expliquer les institutions, ces œuvres à la fois collectives, transitives et impersonnelles. Mais le propos va bien au-delà de la pure défense territoriale – i.e. la perspective est à mi-chemin de la sociologie de la connaissance et de l'histoire de la pensée scientifique – d'un ensemble de disciplines. L'enjeu essentiel de ce travail est de rappeler l'incohérence des analyses selon lesquelles

les processus sociaux s'enclencheraient mécaniquement, par exemple celles des raisonnements laissant croire que de la croissance économique en soi ou de toute innovation technoscientifique surgirait automatiquement le progrès humain.

L'évolutionnisme, le progrès et l'histoire des sociétés

Le projet de Salvador Juan peut, sans doute, apparaître iconoclaste : pour l'évolutionnisme, le changement est continu et l'humanité est conduite vers un bien-être toujours supérieur ; en effet, bien avant Darwin, l'évolutionnisme considère que le progrès fonde l'histoire ! Mon intérêt pour l'ouvrage vient, en fait, de ce que j'ai été de plus en plus sensible à l'argumentation de l'auteur : là où l'évolutionnisme est né, il valorise aussi l'abondance économique pour elle-même, le productivisme, puis l'accumulation des connaissances toujours plus particulières et cloisonnées, le scientisme. Enfin, l'anthropologue se rend parfaitement compte que l'infériorisation « ethnocentrique » de ceux qui n'ont pas choisi cette voix de développement social, complète le tableau d'une domination sociale que la colonisation a matérialisée. Salvador Juan répondra donc d'avance, à ceux qui le critiqueront, que l'évolutionnisme social n'a aucun fondement empirique sérieux ! Dans une perspective essentiellement sociologique, mais en mobilisant aussi d'autres approches scientifiques (économiques, historiques, biologiques, psychologiques...), l'ouvrage relève les erreurs scientifiques que cette idéologie a installées dans la pensée sociale. Il rappelle, de manière argumentée, les glissements de sens des Sciences de la nature vers les Sciences humaines et sociales, et dénonce surtout, à juste titre, la « double naturalisation » de l'histoire et des rapports sociaux, qui se renouvelle de nos jours.

Mais la découverte de faits nouveaux peut, également, engendrer l'anxiété, car le savoir apporte toujours la possibilité de

semer le trouble dans les rapports entre l'homme et la nature, voire entre l'homme et l'homme. On a, généralement, tendance à considérer que les activités scientifiques (recherche, expériences, etc.) sont à mettre à part de l'ensemble des manifestations de la vie humaine, et même, qu'elles sont au-dessus ! Cette approche est dangereuse pour l'humanité ; elle risque même de freiner le progrès scientifique. En fait, étant donné les rapports étroits qui existent entre l'entreprise scientifique et la totalité de la vie sociale, il est probable que la poursuite de la science ne sera possible que si les savants parviennent à rattraper leur curiosité professionnelle aux intérêts et aspirations de l'humanité en général. Comme on le voit en lisant les deux derniers chapitres de l'ouvrage de S. Juan (SJ), les sciences humaines et sociales – et en particulier la sociologie et l'anthropologie sociale et culturelle – approchent d'un point crucial à cet égard. Le choix des priorités ne pourra plus se faire uniquement selon des critères de préférence personnelle ; de plus en plus, il sera fonction des exigences de la société. La science est, ainsi, comparable à un « organisme » qui ne peut survivre qu'en s'adaptant à l'évolution de la société au sein de laquelle il fonctionne.

Ainsi, l'ouvrage de SJ est l'une des rares occasions qui soient données aux lecteurs de découvrir les apories de cette « déraison évolutionniste ». L'auteur oppose les « rudiments d'une socio-anthropologie », échafaudée sur les concepts de symbolique, de rupture et d'historicité ; le livre pose, en fait, les jalons d'une vision plus réaliste du changement social. Quand on traite de l'évolutionnisme, on a coutume d'insister sur les aspects négatifs, voire inhumains du « progrès » : le dopage, le corps des sportifs cassés, la dépendance du consommateur, les ressources naturelles gaspillées, etc. Plus personne ne pense sérieusement qu'un gadget est un progrès humain ; néanmoins, l'innovation est souvent vécue comme une contrainte sociale : la civilisation continue-

rait « d'aller de l'avant » ! À cet égard, l'auteur constate, à l'instar d'E. Morin⁹, que dans les programmes de collèges et des lycées, que la multiplication des savoirs de plus en plus cloisonnés et spécialisés mène au non-sens le plus total dans l'esprit des élèves, sans admettre qu'il s'agit d'une dérive scientiste contraire à l'enrichissement par des connaissances maîtrisées et articulées. Généralisons le propos : l'augmentation des connaissances, scientifiques mais aussi littéraires, est devenue culturellement « contre-productive » par la combinaison exponentielle et d'un émiettement désintégrateur¹⁰. On ne pourrait expliquer ces paradoxes, comme l'a fait SJ, qu'en posant l'hypothèse d'une chape de plomb idéologique que certains mécanismes et, surtout, des intérêts volontaristes et l'action de divers lobbies, renforcent en permanence ; car tout cela est effectivement lié, en particulier par la logique accumulatrice des sociétés d'abord colonisatrices puis industrialisées. Il fallait un réel courage pour faire ce large détour historique pour le comprendre et le donner à voir. La réponse à ces questions était, sans aucun doute, à chercher dans l'histoire, en particulier celle des idées. Pourtant l'ouvrage s'est moins attaché, ici, aux auteurs qu'à l'archéologie des concepts ; S. Juan appartient véritablement au champ académique de l'histoire de la pensée : il a respecté les canons disciplinaires de l'exercice de genre (exégèse, effort de contextualisation des textes, recherche de l'ex-

haustivité, équilibre entre les critiques et les éloges, ...). Les autres spécialistes de l'histoire de la pensée scientifique ont largement tendance à écrire des monographies d'auteurs ; *La critique de la raison évolutionniste...* propose un exercice symétrique : il procède surtout par « régression » historique en cherchant, systématiquement, les « traces idéologiques des différentes formes d'évolutionnisme »¹¹. Et c'est tout le talent de S. Juan que de mobiliser son érudition pour montrer que l'évolutionnisme est, aujourd'hui, le plus fort garant d'un productivisme, dont les « techno-sciences » sont le fer de lance¹².

L'ouvrage analyse d'ailleurs moins ces processus – on peut certes le regretter mais l'auteur a clairement explicité et justifié sa perspective – qu'il n'en cherche les fondements et la consolidation dans l'histoire des idées, à travers une enquête à base documentaire : les textes d'auteurs sont considérés comme des archives, comme des traces. On ne reprendra pas, dans notre réflexion, toutes les théories socio-anthropologiques consistant à décrire la supposée succession des phases d'évolution de l'humanité ; on soulignera seulement qu'elles passent par les trois ou quatre jalons caractérisant les époques, ou les types de société : primitive, traditionnelle, moderne, post-moderne. Du communiste Marx au libéral Tarde, de l'utilitariste Spencer ou du nostalgique « républicain-royaliste » Tocqueville, du fonctionnaliste Parsons au socialiste Engels, de Durkheim à Weber ou, plus près de nous, d'Aron à Giddens, Elias, Beck ou Habermas, l'évolutionnisme social, décliné de manière particulière chez chaque auteur,

9. Cf. A. Aït Abdelmalek, *Edgar Morin, pensador da complexidade*. Ed. Instituto Piaget, Lisbonne, 2009 ; à paraître aux éditions Apogée, Rennes, février 2010 (*Edgar Morin, penseur de la complexité*). Voir aussi les travaux de l'APC-Mcx

(Association pour la Pensée complexe, APC) et Association européenne du programme modélisation de la complexité (AE-MCX), www.mcxapc.org

10. Les savoirs sont de plus en plus particuliers, et concernent un domaine toujours plus étroit de la réalité humaine, déplorent E. Morin et J.-L. Le Moigne (*Introduction à la pensée complexe, Le Seuil, 1990. L'intelligence de la complexité, L'Harmattan, 1999*).

11. Salvador Juan, *ibid.*, p. 7.

12. Le mot « productiviste » date en fait de 1902 (Le Robert) et « productivisme » de 1932 (Rey, 1992). Le productivisme est, ici, défini par la valorisation de la croissance de la production des marchandises pour elle-même, indépendamment des satisfactions des acteurs et des conséquences institutionnelles ou naturelles. Bien sûr, les richesses produites alimentent d'abord les classes dirigeantes !

a interdit à la sociologie, pour reprendre une formule de Salvador Juan, de « *construire les concepts nécessaires pour penser sereinement les problèmes actuels de déshumanisation* » (*ibid.*).

« Les pollutions environnementales : une représentation sociale »
« Il y a quelques décennies, on entendait par « pollution » une charogne, des ordures en putréfaction ou une eau ayant une mauvaise odeur ; tout cela se remarquait aisément et déchaînait des protestations du public. Notre nez, en revanche, est insensible aux radiations ionisantes, aux oxydes d'azote contenus dans l'air, aux produits chimiques charriés par l'eau... »¹³.

Biologisation de la culture et animalisation de l'humain

Il ressort des évolutions sociales que la nécessité s'impose aujourd'hui d'une gestion plus autoritaire du milieu physique, et le livre met en évidence le processus suivant : à l'idée de mutation plus ou moins mécanique des systèmes qui s'améliorerait avec le temps, l'évolutionnisme social ajoute celle d'*animalisation des êtres humains* ; ce renouveau s'opère sous les coups de boutoir de l'éthologie, de la paléontologie, de la génétique et, aujourd'hui, de l'écologie. Toutes ces disciplines appartenant au corpus générique de connaissances de la biologie, tentent d'accroître leur audience en empiétant sur le territoire de l'Homme et des sciences humaines. Mais, c'est l'écologie qui le fait sans doute sur le mode le plus paradoxal. La plupart des spécialistes des sciences sociales, centrés sur une approche écologiste tentant de dénoncer les diverses formes de destruction des équilibres naturels, adoptent une approche que S. Juan qualifie de « *biocentrique* ». À cet égard, c'est non pas l'« animalité des êtres humains », mais l'« homologie morpholo-

gique et fonctionnelle des mammifères » qui ne fait aucun doute ; en effet, en voulant échapper à l'anthropocentrisme associé à une domination irraisonnée de l'Homme sur la nature, ils cèdent au « biocentrisme » que la philosophie sociale puis les sciences humaines et la théorie des systèmes avaient déjà préparé.

Le double paradoxe est que, ce faisant, selon S. Juan, ces auteurs s'interdisent de penser les fondements sociaux des phénomènes ou problèmes dénoncés et donc les conditions d'élaboration de politiques alternatives. Tout au contraire, le regard « biologique » privilégié dans ces travaux conduit à adopter un point de vue naturaliste incompatible avec l'examen des causes sociologiques économiques, politiques des dégradations de la qualité de la vie et de l'environnement.

« Adaptation de la santé et environnement »
« Quoi qu'il en soit, les programmes médicaux destinés aux pays en voie de développement devraient adapter, non pas imiter servilement, les pratiques occidentales. Dans la plupart des cas, en outre, il faudra des connaissances et des techniques entièrement nouvelles pour résoudre les problèmes locaux. Ni la médecine ni l'hygiène publique n'évoluent ni ne fonctionnent dans la vie, au point de vue social s'entend. Elles fournissent les mécanismes sociaux d'adaptation qui viennent s'ajouter aux réactions biologiques par lesquelles l'individu s'adapte aux conditions de vie qui lui sont faites à un moment donné. Elles ne peuvent jouer leur rôle, qui est d'élever le niveau de la santé publique, qui si elles sont adaptées aux besoins et aux ressources de la société, ainsi qu'aux conditions particulières liées à l'ensemble du milieu (naturel et culturel), lequel, rappelons-le, ne se limite pas à ce qu'il est désormais convenu d'appeler l'environnement ! »¹⁴.

13. René Dubos, *L'homme et l'adaptation au milieu*, Paris, Ed. Payot, 1973, p. 335.

14. Ali Aït Abdelmalek, « De l'écologie à l'écologie : approche ethno-sociologique de l'environnement », Congrès international « *Écologie et santé* »/Ecologia e saude, Viseu (Portugal) : Instituto Piaget, 1996, 65 p.

La pensée évolutionniste contemporaine associe le sens du progrès et l'ethnocentrisme¹⁵ – i.e. : ils existaient déjà dès l'Antiquité – à la valorisation permanente du productivisme et à l'éloge d'une science travaillant de moins en moins en phase avec la conscience.

Certes, des critiques de l'évolutionnisme ont déjà été proposées, mais elles sont plus souvent marginales que fondamentales ! Ainsi, les partisans d'une nature humaine immuable qui forment certaines fractions du libéralisme ou les approches plus ou moins empreintes de religiosité, voire de « néo-crétionnistes », de même que certaines conceptions anti-évolutionnistes, dont le mouvement écologiste n'est pas exempt, ont porté de sérieux coups au mythe évolutionniste. Par ailleurs, de nombreux livres abordent un ou plusieurs thèmes liés à l'évolutionnisme, mais ils sont souvent centrés soit sur un auteur soit sur une dimension de la théorie (ou du mythe). De plus, ils se consacrent fréquemment à une période historique particulière ou à un lieu précis.

Il manquait donc un ouvrage synthétique sur les différentes dimensions de l'évolutionnisme et couvrant l'ensemble de l'histoire de la pensée en sciences humaines. Salvador Juan a fait un compromis entre le plan historique et le plan thématique, en fusionnant relativement les deux sans céder ni à l'un ni à l'autre. Au fond, si l'objet de l'ouvrage - n'étant pas une encyclopédie, il ne pouvait être absolument exhaustif – est la critique évolutionniste, son objectif réel est de participer à tracer les contours d'une approche non évolutionniste du changement social et du progrès de l'Homme¹⁶.

C'est finalement, au nom d'une autre définition de la « *raison socio-anthropolo-*

gique », objectif ambitieux, surtout énoncé vers la fin, mais présent en filigrane, tout au long du texte, que ce livre critique de *La déraison évolutionniste* a été écrit.

Pour ne pas conclure...

On notera, pour finir, que la perspective de cet ouvrage constitue, pour l'auteur, une rupture personnelle, car elle est, pour une part, autocritique. On a ainsi beaucoup apprécié avec quelle humilité Salvador Juan reconnaît, aujourd'hui, ses erreurs, diffusées depuis vingt ans à l'Université de Caen, qui sont, en fait, celles que la sociologie a propagées à cause de l'idéologie ambiante : l'évolutionnisme. Certes, il ne l'a pas fait volontairement ; il avait reproduit, avec une certaine naïveté – sans doute, en partie par souci de conformisme qui caractérise tout nouvel arrivant dans le milieu scientifique – le modèle positiviste hérité des Lumières et d'Auguste Comte, l'ethnocentrisme de la tradition sociologique. Cela faisait trop longtemps que durait cette comédie académique, et il était temps de rétablir un semblant de vraisemblance que seule l'anthropologie fondamentale peut donner à la sociologie et, plus généralement, à la pensée et sur l'humain. En effet, l'évolutionnisme est « *porteur de nombreux facteurs de déraison* »¹⁷, et l'auteur a eu raison de « réfuter », aussi, le fantasme d'explication totale menant à l'écèlement des barrières disciplinaires, par la théorie transversale de l'information, qui rejoint l'idéologie évolutionniste. À cet égard, les épistémologues ont montré que c'est presque toujours l'unité du projet d'action (et non de connaissance), qui est à la base d'une interdisciplinarité d'autant plus chargée d'idéologie. Par ailleurs, c'est fréquemment en transposant les concepts ou résultats d'une discipline vers une autre, que les effets d'amalgame, de glissement ou d'englobement sont trompeurs (*ibid.*). Ainsi, les concepts de la

15. L'ethnocentrisme est le point de vue qui dévalorise la différence culturelle au nom d'une prétendue supériorité de celui qui parle ou observe.

16. L'auteur appelle progrès humain ce qui réduit la souffrance ordinaire des personnes.

17. *Ibid.*, p. 394.

physique sont peu utiles pour expliquer les lois de la vie, ceux de la biologie ne sont que d'une faible utilité pour aider le socio-anthropologue à comprendre l'homme en société : ils sont même le plus souvent trompeurs eux aussi !

Tout au long de cet ouvrage, Salvador Juan a relevé certaines inconséquences du « continuisme ». Mais, il a proposé, dans sa réflexion, des hypothèses et de véritables alternatives pour analyser le changement historique.

1. Une conception « non évolutionniste » du changement social suppose de reconnaître l'action simultanée de mécanismes de développement, des mouvements innovateurs ou contestataires et des tendances lourdes ou éphémères qui en découlent.
2. S'agissant du phénomène de changement social, et donc des grands types de société, la question posée est à la fois plus simple et plus complexe. Il y a, effectivement continuité et rupture sur des registres différents (qui se rejoignent), dès lors que la trilogie « primitif-traditionnel-modern » est rejetée ; pour le sociologue Alain Gras, il y a « *une infinité de ruptures à chaque moment de l'histoire* »¹⁸.
3. S. Juan, qui n'est ni dans le structuralisme ni dans l'individualisme méthodologique, propose le modèle de l'*actionnalisme institutionnaliste* (i.e. les

perspectives théoriques de : E. Durkheim, M. Mauss ou A. Touraine) : d'un côté, l'action de modernisation permanente des élites dirigeantes se sédimentent institutionnellement en appareils de pouvoir ; de l'autre, les mouvements contestataires cherchent, plus ou moins, à opposer une vision alternative des besoins sociaux et des moyens de les satisfaire.

4. À côté des aspects dits environnementaux, l'innovation pure est, le plus souvent, destructrice de l'humain en particulier lorsqu'elle se présente détachée de toute racine symbolique et donc de toute institution antérieure. À l'heure où les risques de l'activité économique et technoscientifique ne cessent de croître, il serait, en effet, illusoire – en moins scientifique qu'idéologique – de postuler un déterminisme des besoins ou des technologies.

En définitive, les notions de « technique », de « besoin » ou d'« utilité sociale », des activités constituent donc l'enjeu composite d'un rapport social, général et conflictuel, non la source du changement. Autant de questions auxquelles le lecteur trouvera des éléments de réponse dans l'ouvrage, riche, dense et stimulant, de Salvador Juan, socio-anthropologue, épistémologue et sociologue des sciences. ■

Je remercie Bernard Roux pour la lecture attentive de ce débat.

18. Cf. *Sociologie des ruptures*, Paris, PUF, 1979.